

C'Abaille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 26 février 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrnehheit Centgrade

SOMMAIRE.

3me PAGE. Feuilleton. L'Actualité, Feuilleton. Les Cambrioleurs Anglais. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Pegarra ou la Légende de la Crucuche. — Légende Basque. Un Drame de la Vie. La Riposte. 8me PAGE. Poésie. Mondanité. Chiffons. L'Hébreux Erreur, Jean Reichbrauch.

Choses et Autres.

Nous disions, tel-même, l'autre jour, qu'il ne serait pas possible de quel que temps, de connaître le chiffre exact des dégâts causés en France par la récente inondation. Le rapport officiel qu'a publié avant-hier le gouvernement nous donne raison, car un relevé des pertes dans dix-huit départements sur les quatre-vingt-six qu'on envahit les eaux, en fixe le chiffre à quatorze millions six cent mille dollars, pertes dans lesquelles sont comprises celles de Paris, dix millions de dollars. Ce qu'il est consistant de constater, c'est que les mesures hygiéniques auxquelles il a été recouru pour prévenir toute épidémie, ont donné le résultat que l'on en attendait. Sauf quelques cas de fièvre typhoïde qui se sont déclarés dans le quartier de l'hôtel des Invalides, la ville est exempte de maladies graves; la mortalité même, au cours de la dernière semaine, y a été moindre qu'à l'ordinaire. L'ancien vice-président de la république américaine, M. Fairbanks, est en visite dans le moment à Paris, et a assisté à une séance de la Chambre des Députés; il y discutait les tenants et aboutissants de la grève qui agite la Gascogne. Le président du Sénat, M. Dubois, a reçu dans son salon privé M. Fairbanks et l'ambassa-

deur américain, M. Bacon, qui l'accompagnait.

L'Angleterre paraît être aux prises avec des problèmes de la plus haute gravité et d'une solution difficile. Le silence dans lequel se renferme le Premier Ministre, M. Asquith, quant à la situation politique du moment a une signification, semble-t-on croire, qui ne présage rien de rassurant pour un avenir prochain. A nous parti, aucun groupe ne désire d'autres élections générales; et peut-être que l'existence du Ministère serait de courte durée si une consultation du pays avait lieu sans délai. Les Libéraux, les Radicaux et les Nationalistes y seraient vaincus par les Unionistes. Ceux-ci prétendent que tandis que le Ministère libéral traîne sa misérable existence, l'organisation conservatrice et le parti favorable à la réforme du tarif peuvent poursuivre leur campagne dont le triomphe définitif ne saurait faire l'ombre d'un doute.

Les discussions au sein de la Douma, à St-Petersbourg hier, ont roulé sur le nouveau budget; M. Kokoroff, ministre des finances, et M. Alexsenko, président de la Commission du budget, ont, à l'occasion, prononcé des discours d'un optimisme très grand. Grâce à la Commission, un déficit de \$42,000,000 que l'on craignait sera évité; et pour la première fois depuis vingt-deux ans, ce budget se trouve posséder un excédent de \$1,850,000. M. Alexsenko a invité l'assemblée à ne se livrer à aucune folle allocation. Il a ajouté que le gouvernement aurait besoin de \$1,000,000 pendant plusieurs années prochaines, pour des objets d'éducation, l'amélioration de ses voies ferrées et la reconstruction de sa marine de guerre.

Une relique de Shakespeare.

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux signale l'existence d'une relique dont les bibliophiles donneraient beaucoup d'argent. C'est un traité d'histoire ayant appartenu à l'auteur de "Macbeth". Ce volume in-quarto, de 260 feuillets, est fort bien conservé; aucune page n'est déchirée; mais la couverture est moderne. Sous ce titre modeste, Supplementum Chronicarum, il résume l'histoire de l'univers depuis la création du monde jusqu'en 1491. Imprimé à Venise, l'année suivante, en caractères xylographiques, c'est déjà un inconnu assez remarquable en soi; mais ce qui le rend bien plus précieux, c'est la liste de ses possesseurs. Une note manuscrite, rédigée en latin et placée à la fin du texte, atteste que le volume appartient successivement à Johannes Orestiana, de Bologne; à Maximilien et à François Sforza, ducs de Milan. Ce dernier, en 1534, le vendit avec d'autres livres à un certain Baldwin, citoyen de Londres; William Shakespeare, "ignotus et insignis Abonix cyonus," l'acheta en 1600 et le ceda au médecin Hall en 1607. Le livre passa ensuite dans la famille de Saint-Simon. Mgr de Saint-Simon, évêque d'Agde, fut guillotiné en 1794. A cette époque ce sa bibliothèque fut dispersée. Deux de ses amis, le vicair général Gohin et le sieur Pellier, greffier de la justice de paix, en recueillirent quelques épaves, entre autres le livre de Shakespeare. Peu de volumes peuvent s'enorgueillir de si bonnes "provenances". L'ancienne couverture portait des

suscriptions des divers possesseurs; elle a disparu. Mais l'intérieur conserve beaucoup d'indications précieuses. Sur le premier feuillet figurent des armoiries dessinées desquelles est un masque antique avec l'inscription "Ex SakapLibri" (ex SakapLibri libri). Divers passages du texte sont soulignés et annotés. Nul doute, nous dit-on, que Shakespeare ne se soit inspiré et aidé de ce livre pour ses drames historiques. Il reste seulement à démontrer que Shakespeare est l'auteur de ses pièces.

Les Cambrioleurs Anglais.

Les "Souvenirs" que sir Robert Anderson publie dans le "Strand" offrent un intérêt tout particulier. L'auteur nous fait fonctionnaire de la police de Londres, qui a récemment pris sa retraite, après quarante-trois ans de services ne suit pas l'exemple de ses confrères du continent dont le principal souci, en écrivant leurs "Mémoires", est de faire valoir leur flair professionnel et d'exhaler de l'oubli les causes jadis retentissantes où ils ont eu la gloire de découvrir le coupable et de le remettre entre les mains de la justice. Bien au contraire, loin de s'attribuer à lui seul tout le mérite du bon ordre et la sécurité nocturne qu'il avait assurée à la ville de Londres, sir Robert Anderson s'efface volontiers devant ses subordonnés. Malgré l'expérience que j'avais pu acquérir au barreau, à la commission des établissements pénitentiaires, et dans le service secret, je ne tardai pas, dit-il, à constater après avoir pris la direction du département de la recherche des criminels, que je ne savais pas le premier mot de mon métier. Dès qu'une affaire de sensation m'était signalée, je me mettais en campagne à la Sherlock Holmes et l'expliquais mon plan à un de mes employés. Celui-ci m'écoutait d'une oreille distraite, comme s'il entendait le sermon d'un prédicateur peu intéressant, puis, quand j'avais fini de parler, il me disait: "Un tel qui a fait le coup. Cet oracle rendra avec une imperturbable assurance n'était jamais démenti par les événements. L'étonnant sûreté de coup d'oeil dont certains détectives de Londres font preuve dans les affaires graves s'explique par une transformation complète qui s'est opérée à Londres dans l'organisation du crime et les mœurs des criminels. Les crimes deviennent moins nombreux, dit sir Robert Anderson, mais ils ont complètement changé de caractère. Ce n'est plus "l'occasion qui fait le larcin" — son âme, pour avoir voulu voler trop haut, y avait brisé ses ailes. Et, à force de séquestrer sa grâce, qu'elle destinait à d'impossibles héros, Mlle Zéphyrine s'était fanée.

C'est un homme qui a fait des études spéciales et s'est préparé de longue main à l'exercice de son métier.

La bande relativement peu nombreuse de criminels bien connus de la police et qui est responsable de presque tous les attentats sérieux contre la propriété, même une existence des plus confortables, dit sir Robert Anderson. Un cambrioleur de quelque envergure sait apprécier un bon cigare et son vin favori. Pendant l'été, il fera volontiers une excursion à Brighton et pendant l'hiver il ira passer quinze jours ou trois semaines à Monte Carlo.

Puisque la police anglaise connaît si bien sa clientèle de cambrioleurs, pourquoi donc ne les oblige-t-elle pas à renoncer à leur métier et à chercher des moyens d'existence plus honnêtes. Les soupçons ne pouvant porter que sur un très petit nombre de professionnels, il est facile de découvrir le coupable en procédant par voie d'élimination. La nuit où ce coffre-fort a été forcé, "Old Carr" était en prison, "Wirth" voyageait sur la Côte d'Azur, le coup ne peut donc avoir été fait que par "Sausage". Sausage est arrêté et traduit devant la justice qui le condamne à la prison, mais il n'y reste pas assez longtemps et à peine rendu à la liberté, il revient à son ancienne industrie. En Angleterre le jury et les magistrats n'ont peut-être pas la main assez lourde pour les criminels de profession.

Alfred, Alphonse, Victor, René, Isidore & Cie.

Mademoiselle ZÉPHYRINE avait soixante ans. C'était une petite ombre très légère. Son visage maigre, tout en rides, entouré de boucles grises, semblait avoir gardé seulement les empreintes de tristesse des soixante printemps qu'il avait connus. Mlle Zéphyrine n'avait pas le sourire. Ses yeux mêmes — des yeux d'azur pâle — ne reflétaient plus que de vagues lueurs d'âme. Et, cependant, si on regardait bien Mlle Zéphyrine, on lui trouvait encore quelque chose d'indefinissable qui permettait d'évoquer son visage d'autrefois, avec des boucles blondes, des yeux rieurs, des lèvres fraîches.

Mlle Zéphyrine avait été jolie. Mais des rêves trop romantiques l'avaient emportée vers des régions idéales, inaccessibles. Elle s'était heurtée à ses rêves — son âme, pour avoir voulu voler trop haut, y avait brisé ses ailes. Et, à force de séquestrer sa grâce, qu'elle destinait à d'impossibles héros, Mlle Zéphyrine s'était fanée.

Maintenant elle ne sortait plus d'une vieille maison qui, elle aussi, tombait en ruines. Elle vivait là — si on peut appeler cela vivre! — avec les débris de son rêve et de son âme. Une femme de ménage, seule, penitait dans cette prison, et apportait, chaque lundi, de misérables provisions pour toute la semaine.

Mlle Zéphyrine n'avait pas même, pour égayer sa solitude, le perroquet ou le chat, consolateurs habituels des vieilles filles. Sa raison acheva de sombrer. Elle s'imaginait qu'elle avait eu dans sa jeunesse d'innombrables adorateurs qui étaient tous des esprits d'élite. Elle se créa d'étranges romans avec Alfred de Musset, Victor Hugo, Lamartine et Chateaubriand. Cela ne faisait

de mal à personne et lui procurait des heures très douces.

Alfred de Musset qui était couru n'avait pas demandé sa main, mais il avait flirté de très près avec elle et avait voulu l'entraîner dans ses folies. Ah! ce polisson d'Alfred!

Lamartine, plus sérieux, s'était promené avec elle sur un lac, par une belle nuit de lune, et il avait immortalisé cette promenade dans les vers que l'on connaît. Ah! qu'il était sentimental, Alphonse!

Victor Hugo, nature violente, l'avait un peu bousculée. Ah! quel enragé ce Victor!

Quant à Chateaubriand, il avait été son danseur favori. Ah! René!

Ainsi, dans sa pensée, Mlle Zéphyrine traitait familièrement ces grands hommes, les appelant par leur petit nom: Alfred, Alphonse, Victor et René.

Elle s'entourait de leurs œuvres et de leurs portraits. La femme de ménage lui disait: "Mademoiselle devrait avoir d'autres Messieurs que ces tableaux."

Mais Mlle Zéphyrine haussait dédaigneusement les épaules et s'éteignait de plus en plus avec de si glorieux souvenirs.

Enfermée dans sa chambre, elle passait des heures en extase. Lorsqu'une voiture s'arrêtait sous sa fenêtre, elle sursautait, courait à une glace et retrouvait pendant un instant son sourire, croyant qu'elle allait recevoir la visite d'Alfred, d'Alphonse, de Victor ou de René.

C'était la voiture d'un épicier qui apportait des pâtes alimentaires ou des conserves à un voisin.

Or, un jour une voiture s'arrêta réellement devant la porte de Mlle Zéphyrine, et ce ne fut pas un épicier qui en descendit.

La vieille sonnette se réveilla d'un long sommeil pour faire entendre un bruit rauque.

Mlle Zéphyrine tressaillait.... Etait-ce Alfred, Alphonse, Victor ou René?

La pauvre fille, bouleversée par l'émotion, courut ouvrir la porte, qui avait perdu l'habitude de bouger, opposa quelque résistance, puis elle céda en grinçant.

Un individu très chevelu apparut, profondément incliné. Il avait bien des allures de poète. Mais Mlle Zéphyrine devint pâle comme une morte, car elle ne reconnaissait en lui ni Alfred, ni Alphonse, ni Victor, ni René.

Le visiteur prononça d'une voix traquée: "Mademoiselle, je suis Isidore Leturc. J'habite le pays depuis trente ans et j'y écris des vers que je crois sublimes, mais que je suis seul à connaître. J'ai l'honneur d'avoir la même femme de ménage que vous. C'est par cette fille que j'ai appris votre existence romantique et les relations que vous avez eues avec nos illustres maîtres. J'ai pensé que vous étiez l'âme sœur, et que, dans ce trou de province où la pose s'étale, vous étiez seule capable d'entendre ma poésie. Et je me suis permis de me présenter ainsi à vous, tout simplement. Je vous propose une association poétique: nous parlerons "d'eux", les immortels morts! et je vous lirai mes vers."

Mlle Zéphyrine répondit par une révérence.

Isidore Leturc parlait sérieusement. Ces poètes de province ne badinent pas. La folie de Mlle Zéphyrine avait séduit cette âme également flottante.

Ils se revirent souvent. Ils bavardaient ensemble. Leurs conversations avaient une tournure lyrique.

Isidore composait des sonnets à l'adresse de Zéphyrine devenue

sa Muse. Et Mlle Zéphyrine était heureuse.

Peu à peu cessèrent de parler d'Alfred, de Victor, d'Alphonse et de René. Isidore les remplaça.

Mlle Zéphyrine ne survécut pas longtemps à cette nouvelle idylle. Elle alla rejoindre dans l'autre monde Alfred, Alphonse, Victor et René, qui lui reprochèrent sans doute Isidore.

Et celui-ci, ayant perdu sa Muse, eut au moins la consolation d'en être le légataire universel, ce qui lui permit de poser sa lyre pour acheter un petit fonds de mercerie.

CUISINE

Stufato à la Milanaise

(cuisine italienne)

Prendre un beau morceau de culotte de bœuf. Tailler en lardons longs du lard salé, les mettre à mariner avec sel, poivre, noix muscade, persil haché, une pointe d'ail et du vin de Barbera. Quand ils sont bien marinés larder le morceau de bœuf.

Mettre dans la casserole un peu de graisse de rognon de bœuf, quelques tranches du même lard, 2 gros oignons, 3 carottes, 2 tranches de céleri, tous ces légumes taillés grossièrement, 2 clous de girofle, une feuille de laurier, une branche de thym, et 60 gr. de champignons secs de Gênes. Mettre le bœuf sur tout cela: il faut autant que possible que le récipient soit proportionné au morceau de viande; quand le tout a pris une belle couleur mouiller avec du bouillon et une bouteille de vin de Barbera, de façon à ce que le tout baigne, sauter légèrement, couvrir hermétiquement et laisser cuire 1 heure à feu aussi doux que possible. Servir sur un plat bien chaud et verser la sauce sur la viande.

Topinambours frits

Les tailler en forme de petites pommes de terre comme les pommes de terre châteaux, les faire cuire avec du lait, assaisonner de sel, poivre, oignon clouté et un fragment de feuille de laurier.

Les égoutter lorsqu'ils sont cuits, les tremper dans une pâte à frire et les plonger dans la friture chaude, les retirer quand ils sont dorés, les saupoudrer légèrement de sel et les dresser sur une serviette entourée de persil frit.

TULANE

A partir de ce soir, et pendant toute la semaine, la direction du Tulane met à l'affiche la célèbre comédie dramatique "The Thief", de M. Henry Bernstein.

Cette comédie que notre public a déjà eu l'occasion d'applaudir est présentée par l'imprésario Charles Fröhman qui a réuni une troupe de tout premier ordre, comprenant entre autres les excellents acteurs Herbert Keley et Effie Shannon.

Dans "The Thief", le public est mis en présence d'un drame comical d'une intensité passionnante qui se dénoue à la satisfaction de tous.

Les artistes qui composent la troupe de M. Fröhman, en sus de M. Keley et de Mlle Shannon, sont MM. Leonard Ide, Edward Mawson, Arthur Lawrence, Edward Elaney, Mmes Elnor Jennings et Genevieve Griffin.

GRESCENT

A partir de ce soir les habitués du Crescent auront le plaisir d'entendre la jolie comédie musicale "Forty-five minutes from Broadway" qui dès la première a obtenu un succès complet sur toutes les scènes où elle a été jouée.

Le libretto et la musique de



Herbert Keley et Effie Shannon dans "The Thief"—Tulane.

cette pièce ont été écrits par M. George M. Cohan, l'auteur et compositeur populaire. "En n'a été négligé par la direction du Crescent pour assurer le succès de cette comédie, qui sera interprétée par des artistes de premier ordre.

"Forty-five Minutes from Broadway" sera donné en matinée à prix populaires mardi, jeudi et samedi.

ORPHEUM

Le programme de l'Orpheum sera entièrement changé à partir de demain après midi, et celui qui le remplacera promet d'être l'un des plus intéressants de la saison.

La principale attraction est "L'Amour de l'Artiste" pantomime interprétée par la célèbre danseuse américaine Mlle Dazie, a obtenu un retentissant succès sur une des principales nouvelles scènes.

Mlle Dazie est secondée d'une troupe nombreuse comprenant plusieurs artistes d'un grand talent.

Un autre numéro intéressant sera la jolie comédie dramatique "Guilty" de M. Victor H. Smallley, présentée par l'éminent artiste Donald Bowles. Le trio "Gordon" athlètes et acrobates, est aussi inscrit à ce programme qui comprend en outre les deux célèbres ministrels Fred Warren et Al. Blanchard.

Signor D. Ancillotti présentera son célèbre chien Pilu, l'un des animaux les plus extraordinaires qui aient jamais paru sur une scène de vaudeville américaine.

"Le jongleur européen Charles Montrell, la chanteuse Mabel McCune et les deux Herdt compléteront cet excellent programme.

BUSONI A L'ATHENÆUM.

Busoni, un des plus grands pianistes des temps modernes, donnera demain soir, dans la salle de l'Athénæum, sous le patronage de la Société Philharmonique de la Nouvelle-Orléans, un concert auquel assisteront, assurément, tous les amateurs de musique, et le nombre en est considérable.

C'est en 1894 que Busoni se fit entendre en public pour la première fois, et dès lors la célébrité lui vint. Il demeure à Berlin, mais voyage beaucoup et s'est fait applaudir dans toutes les grandes villes d'Europe.

"Une soirée pleine de charme attend ceux qui assisteront au concert de demain.

orange, les citronniers sont au bord des routes comme les platanes au côté de notre promenade, où les petits enfants vont tout nus, comme des anges!...

—Oh! en vérité?... feignant de donner Henriette, avec de grands yeux étonnés, pour penser l'amusant vieillard.

—Vous verrez, vous verrez! promettait celui-ci, se frottant les mains, agitant son crâne rose et boussé, où dansaient les flammes des bougies.

M. d'Argencourt, par contage, éprouvait presque la même impatience que Henriette. Il se promettait un double plaisir. Il en oubliait un peu la découverte. Une, fort sensible à son amour-propre, de n'avoir point d'héritier. D'ailleurs, le docteur Pigeon plaisantait-il tout à fait, quand il s'agissait de certains effets miraculeux des voyages?...

Aussi, M. d'Argencourt regardait-il sans ennui, derrière la vitre, le vent d'automne effrayer les arbres par ses clamours, les bousculer, les dévoter, emporter leurs dépollués dans les flaqueurs.... puisque cela pronostiquait le prochain départ vers le soleil qui gonfle les cœurs comme des œufs.

Or, le même jour où Mme Cassal et Mme Jaume commémoraient pieusement, par le ministère de vicair Negot, la mort de

la pauvre Fritz", M. d'Argencourt, en compagnie de l'épaveur Fatma, se promenait à petits pas dans son parc.

C'était ainsi chaque matin: il débutait par une visite aux écuries, à la remise où la vieille calèche de Mme d'Auribeau dormait à côté d'un landau tout neuf de Binder, — une surprise qu'il avait faite à Henriette, — puis il cotoyait la basse cour où les poules, gnetieuses effarées, cessaient brusquement de caqueter pour le considérer de leur œil rond; enfin il s'engageait dans l'allée de tilleuls.

Taillée en brosses, les arbres désolés ont une triple arcade: une nef et deux bas-côtés, entourée de la pelouse, semée de massifs ronds et dont le centre était occupé par le petit Faune. De là, M. d'Argencourt pouvait voir la statue, un peu troublée dans le bronillard otonneux, et suivre les ébats, souvent indiscrets de Fatma, pour qui l'herbe rare, lierre et fraiche, était un admirable champ de courses.

Dans le ménage sans enfant, Fatma jouissait de privilèges et franchises. On voyait partout le spectacle de sa queue mobile et couleur de feu. Elle avait des façons de grande fille un peu folle qui désarmait la colère de ses maîtres, quand elle commettait quelque impair. Elle les tyrannisait gaie. Sur un seul point, leur sévérité refusait de capituler: lorsqu'elle enfaisait

sa manie de gratter le socle des massifs, sottement, pour y creuser des trous inutilitaires, par un besoin de vandalisme qui choquait beaucoup la saine raison de M. d'Argencourt. Cette passion, d'ailleurs, était si forte que ni les remontrances assez vigoureuses de ses maîtres ni celles plus personnelles encore du jardinier, peronnaient redoutable qui surgissaient à l'improviste, armés d'un balai vengeur, n'avaient pu l'en guérir. Aussi M. d'Argencourt la surveillait, il, d'ordinaire, soigneusement, au cours de ses promenades, et cela l'empêchait de se trop laisser prendre aux souvenirs mélancoliques évoqués par la gracieuse figure du petit Faune.

Mais ce matin, sa vigilance se relâchait. Il songeait au prochain départ pour Rome et se livrait au travail épineux de combiner les heures et les correspondances de trains. Ce fut seulement après avoir terminé ces calculs malaisés qu'il s'aperçut que Fatma avait mis son intention à profit pour faire vers son sport favori. Il l'appela: — Fatma, toi! —

Et la vit, occupée à creuser rageusement au pied mêmes du petit Faune. Il s'indigna: — Fatma, toi, tout de suite!

Mais la bête, loin d'obéir, s'accrochait davantage à sa besogne malveillante. La terre grasse jaillissait comme une source sous ses pattes sçies, couvrait le gazon,

sautait jusqu'à la sole fauve de son dos, souillait son museau et ses oreilles en boucles. M. d'Argencourt prit le parti de la jordre, furieux, et traversa la pelouse. Comme il approchait, il aperçut, dans la guele de la chienne, un objet qu'elle venait de saisir et qu'elle brandissait avec une joie triomphante. La curiosité l'emporta sur la colère.

— Fatma, toi! — L'animal gambadait, fier de sa proie. — Apporte! —

Fatma se souvint d'avoir été dressée par un chasseur et s'approcha, penaud, rampant, en remuant une queue basse, crispative du chattement présumable. Mais M. d'Argencourt ne pensait plus à sevrir. Il prit l'objet que lui tendait la chienne, docile maintenant, avec des yeux implorants, et la laisse partit, étonnée d'abord, puis débordant d'un plaisir qui se manifesta bruyamment.

Cependant M. d'Argencourt regardait le couvert des tilleuls en tenant du bout des doigts la singulière trouvaille de Fatma. Oubliant un petit livre ancien, dont la reliure en cuir épais, toute boussoulée par l'humidité, donnait, au toucher, une impression de molette froide, très désagréable.

Avec une certaine répugnance, le procureur ouvrit le volume, par curiosité, avant de le rejeter dans un tailleur; mais, dès que

ses yeux tombèrent sur le titre, une stupeur le cloua net au milieu de l'allée, et tout son corps tressaillait à l'choc brusque de son cœur.

La page de garde portait:

PETIT ANACHARSIS ou Voyage du jeune Anacharsis en Grèce. Abrégé de J.-J. Barthélemy pour l'usage de la jeunesse par H. Lemaire Tome II A Paris, 1820.

Ce titre, il le savait par cœur. Il le portait inscrit derrière son front depuis le drame; il l'avait lu mille fois par la pensée. Celle-là devait être celle de Mlle Fritz, celui que des mains criminelles avaient ouvert fébrilement pour arracher le feuillet destiné à contenir l'arsenic, le livre de mesure d'abord, puis débordant d'un plaisir qui se manifesta bruyamment.

Cependant M. d'Argencourt regardait le couvert des tilleuls en tenant du bout des doigts la singulière trouvaille de Fatma. Oubliant un petit livre ancien, dont la reliure en cuir épais, toute boussoulée par l'humidité, donnait, au toucher, une impression de molette froide, très désagréable.

Avec une certaine répugnance, le procureur ouvrit le volume, par curiosité, avant de le rejeter dans un tailleur; mais, dès que

cela. Ses traits étaient bouleversés, méconnaissables.... Soudain, un rire jeune, une voix fraîche qui l'appela!... C'était Henriette. Vite, il serra le livre dans sa poche et prit une contenance. Au bout de l'allée, la jeune femme parut radieuse et gaie, du rose aux joues, mince et souple, dans son déshabillé du matin, comme la nymphe de Guido Reni, le visage lumineux entre les cheveux bruns assombrés sur la nuque. Sa vue rendit un peu de calme à M. d'Argencourt. Il réussit à lui sourire quand, parvenue près de lui, elle lui tendit son front à baiser et demanda:

—Où vous cachez-vous donc? Je vous cherchais partout.

Et, presque aussitôt, sans laisser à son mari le temps de répondre, elle poursuivit:

—Mme Jaume vient d'apporter ma robe de voyage: un chef-d'œuvre.... J'aurais voulu l'essayer avant vous.

M. d'Argencourt écoutait le bruit de ces paroles, dont il saisissait mal le sens, la pensée ailleurs.

—Vous semblez fatigué, déclara Henriette.... Vous travaillez trop.

Puis, dans le même instant, son visage changea; ses sourcils se froncèrent; elle pâlit un peu. Elle venait d'apercevoir les dégâts causés par la chienne au pied du petit Faune.

—C'est encore Fatma qui a

fait cela, s'écria-t-elle d'une voix tremblante.... Elle est insupportable! —

—Où, approuva M. d'Argencourt distraitement.... Elle est insupportable....

—En vérité, mon ami, déclara Henriette, je n'aurais pas accepté l'idée de ce voyage à Rome si j'avais prévu qu'il vous causait tant de peines.... Depuis deux jours, vous avez une mine affreuse. Vous me donnez des remords!....

M. d'Argencourt balbutia de vagues excuses: en effai, il lui fallait mettre les affaires à jour avant de partir, et cela lui donnait un surcroît de travail; mais c'était une fatigue passagère.

—Plaise à Dieu! souhaita Mme d'Argencourt.

Elle ajouta: —Je me console en pensant que nous partons demain. Au moins, vous ne vous surmenez plus, et le climat d'Italie vous sera aussi utile qu'à moi.

M. d'Argencourt ne songeait guère au départ. Son esprit était occupé d'une question unique, qui l'absorbait tout entier, que le tenant enfermé dans son cabinet des heures entières, la tête levée. Qui avait enterré ce livre?...

(La fin à dimanche prochain).